

*Hans le soldat, Walburg la
miraculée*

*Pendant la guerre de trente ans
(1618-1648)*

Philippe Ertzbischoff



Straubing en1630

A mon père, Paul Ertzbischoff (1902-1994)

A Delphin Ertzbischoff (1880-1946),
 historien de la famille, résistant
 pendant la guerre 39-45

A son père, Louis, chef de bataillon
 (1836- 1872)

PREAMBULE

Delphin Ertzbischoff a écrit l'histoire du premier du nom, Hans, et de ses ascendants directs : Ertzbischoff un ancien mot du vocabulaire allemand du XV^e siècle qui a changé ensuite et qui en français signifie archevêque. Delphin l'a réécrit sans doute avec son père à partir d'un document ancien qui depuis a dû être égaré ou plus vraisemblablement détruit par les allemands en 1870 lors de l'incendie des archives de la bibliothèque de Strasbourg. Plusieurs des descendants de Hans et lecteurs ont contesté l'authenticité de l'histoire initiale du premier Ertzbischoff puisque les sources n'ont jamais été retrouvées. Certains ont échafaudé une histoire à partir d'une fausse orthographe sans en donner la preuve. Mon père tenait beaucoup à l'authenticité de cette histoire que lui avait transmise son cousin Delphin et en retour il me l'a donnée. C'est en sa mémoire que j'ai entrepris des recherches personnelles avec les moyens dont ne disposaient pas les auteurs à cette époque. Je me suis appuyé sur des ouvrages écrits au XIX^e et au début de XX^e siècle dont la liste se trouve en fin d'ouvrage; J'ai eu la chance de m'en faire envoyer certains édités au début de XX^e siècle. Ces historiens se sont appuyés sur des ouvrages de l'époque, journaux et surtout gazettes qui sortaient tous les jours ou presque et étaient distribués comme l'état de guerre le permettait ; J'ai pu suivre jour après jour l'évolution de ce conflit sanglant qui s'est déroulé de 1618 à 1648 mais qui a commencé bien avant avec entre autres la guerre de Cologne ouverte et dirigée par Gehbard Von Waldburg, le grand-père paternel du premier du nom qui avait changé de religion pour épouser une femme, chanoinesse calviniste, Agnès de

Mansfeld, dont il était tombé passionnément amoureux. Cette histoire j'ai pu la recopier dans un livre de 1585 que j'ai trouvé aux fonds patrimoniaux de Bordeaux ; Elle a été écrite à charge en vieux français par un moine. Je la tiens à disposition pour les personnes intéressées.

L'histoire réécrite par Delphin s'insère étonnamment dans la grande histoire relatée point par point par les historiens. J'ai ainsi pu prouver l'authenticité de l'histoire de Hans rapportée par Delphin et dont des amis Généalogistes, que je tiens à remercier, m'ont donné des preuves en retrouvant les actes de mariage de Hans à Saverne et de baptême de ses filles. Dans cet acte de mariage catholique à Saverne on découvre le nom de l'épouse de Hans, Walburg Straubingen qui permet d'avoir une idée sur son passé ; l'un de mes amis généalogistes m'a aussi fourni l'histoire des ancêtres d'Anna Sparre, la mère de Hans, au XVI^e siècle et m'a autorisé à l'insérer dans ce roman et je tiens à l'en remercier chaleureusement ;

Hans le Soldat

Mes trois filles m'entouraient et me suppliaient de leur raconter mon l'histoire et celle de leur mère. Je me suis fait un peu tirer l'oreille car j'avais fait un trait volontairement sur cette horrible guerre de trente ans qui avait duré de 1618 à 1648 et s'était terminée par le traité de Westphalie qui nous avait faits français ;

Eve-Marie était née en 1655,

Anne-Marguerite en 1658

La dernière Anne-Eve beaucoup plus jeune en 1665 :

Toutes nées à la Petite Pierre anciennement Lützelstein et baptisées protestantes.

Eve le prénom de notre fille aînée avait été choisi par leur Mère Walbourgue, nommée Walburg sur le registre des mariages catholiques de Saverne¹

¹ Dans l'acte de mariage de Hans et Walbourgue à Saverne datant du 10 janvier 1650 noté sur les registres catholiques, l'épouse est nommée Walburg Straubingen. Elle serait née à Straubing en Bavière où la moitié de la population est décédée pendant le guerre de Trente ans ; Walbourgue est le nom francisé de Walburg car les deux époux sont ensuite devenu français et ils ont voulu changer leur prénom, Hans en Jean et Walburg en Walbourgue .

Certains généalogistes ont choisi Walpurgis mais ce nom correspond à La **nuît de Walpurgis** nommé en l'honneur de Sainte Walburge (710-779). C'est une fête néo-païenne qui a lieu dans la nuit du 30 avril au 1er mai. Célébrée clandestinement dans toute l'Europe depuis des temps reculés, malgré les interdits et les excommunications de l'Église, elle a été identifiée au sabbat des sorcières. Elle est surtout le symbole de la fin de l'hiver, parfois associée à la plantation de l'arbre de mai ou à l'embrasement de grands feux. Cette date correspond aussi à Beltain/Beltaine/Beltane, l'une des huit fêtes inscrites dans le calendrier celte ou sur la Roue de l'année (Wheel of the Year).

Celui qui écrivait dans les registres notait ce qu'il entendait d'où des

transformée à tort en Walpurgis dans certaines généalogies, et cela en souvenir de sa propre mère qu'elle avait peu connue : ses parents qui habitaient une petite ville sur la rive droite du Danube², comme cela avait été mentionné sur le registre des mariages de Saverne, avaient été massacrés par les armées protestantes. Walbourgue du nom d'une sainte avait été sauvée de justesse à l'âge de six ans par un colporteur qui faisait commerce dans sa ville: Il était protestant alors que ses parents étaient catholiques et il avait réussi à fuir avec elle de justesse la soldatesque en l'arrachant, terrorisée, sous une sous-pente d'escalier pendant que leur maison brûlait ; Toute la famille de Walbourgue a été massacrée après le viol de sa mère, Eva;

« Le colporteur que j'ai appelé Grand-Ours, m'a dit Walbourgue, embarrassé par moi dans ses bras et sur sa caisse a pu rejoindre dans un concours de circonstances incroyables, m'a-il raconté plus tard, la Sarre protestante où il avait de la famille.»

interprétations souvent un peu différentes, Walpurgis et dans d'autres documents Walburg ou Walbourgue, le nom d'une sainte ce qui paraît plus conforme à la tradition. Mais pourquoi ce mariage est-s'il inscrit dans les registre catholique alors que Hans était calviniste et que leur enfants ont tous été baptisés protestants ? Je suppose que Walburg était catholique et qu'elle a demandé à Hans de se marier auprès d'un prêtre catholique qui a accepté que l'époux soit d'une religion différente. Sans doute sa future épouse y tenait-elle ? Dans l'acte civil que m'a envoyé un historien de Saverne et difficilement déchiffrable, un des témoins était le lieutenant de l'armée française , Pierre ou Lapierre. Le lieu de naissance de la mariée était en Allemagne mais difficile à déchiffrer. Bien plus tard j'ai pu prendre connaissance de leur acte de mariage noté dans le registre catholique et lisible et le nom de l'épouse est écrite Walburg Straubingen c'est à dire née à Straubing en Bavière. *Äktenskap: Acte de mariage- Archives départementales du Bas Rhin-Saverne-Registre catholique BMS 1608/1685 vue 152/239*

² En fait c'était Straubing en Bavière.

Mon épouse Walbourgue aujourd'hui encore a bien présente dans ses yeux la violence des flammes de l'incendie qui l'entouraient et sur sa peau l'ardeur du feu qui avait détruit leur maison : elle seule a pu y réchapper par miracle. Une partie de la petite ville a été détruite et ses habitants, vieillards, parents et enfants passés au fil de l'épée. Un des prénoms des deux dernières de mes filles est celui de leur grand-mère paternelle Anna, aristocrate suédoise. Un autre pour ma fille aînée et pour ma dernière est Eve en français, celle de leur grand-mère maternelle, Eva, assassiné à Straubing. Mon aîné Jean-Jacques est né à Saverne en 1650 ou 1651, et son premier prénom, Jean, est le mien francisé et son deuxième, Jacques que nous le lui avons donné en souvenir de son grand-père maternel, Jacob, lui-même aussi assassiné à Straubing en même temps que sa femme Eva.

Mon fils aîné est sellier à la Petite Pierre : il a un atelier au rez-de-chaussée d'une petite maison à deux étages où nous habitons et qui se trouve dans la rue principale de notre village ; Nous sommes en 1670 et il est temps de transmettre à mes enfants ce qu'a été notre histoire et donc la leur. Dans ce récit tous les tenants et aboutissants seront évoqués souvent par leur prénom, leur nom de famille qui est exposé dans la généalogie que je présente en fin d'ouvrage est mêlé étroitement aux guerres de religion sanglantes qui ont endeuillé tous nos pays rhénans et l'Europe dans la première moitié du XVII^e siècle. Les tensions entre confession catholique et protestante auxquelles nous appartenons sont loin d'être éteintes.

A la Petite Pierre la langue populaire est le

Francisque Rhénan comme dans la Sarre où j'ai vécu mes premières années et qui n'est pas été étranger entre autres au choix que j'ai fait de m'installer dans ce village de la Petite Pierre appartenant géographiquement au plateau lorrain avec en plus la présence de mon ami Léon (³). A cette époque le nombre d'habitants dans le village de la Petite Pierre avait fortement diminué à cause des guerres et des épidémies, moins d'une centaine, et les responsables régionaux avaient incité des familles de migrants à le repeupler : beaucoup de maisons étaient vacantes. j'ai tenu à ce que mes enfants apprennent le bon français comme j'avais été obligé de le réapprendre quand j'étais revenu dans ma famille Von Waldburg à Strasbourg, langue utile quand j'ai été reversé dans l'armée franco-Weimarienne en 1634; je pense que pour leur avenir cela va représenter un avantage. Un de mes amis soldats Léon, né à Paris, protestant, qui avait combattu à mes côtés dans l'armée française s'était installé à la Petite Pierre et c'est grâce à lui que

³ **Francisque rhénan de Lorraine** est linguistiquement du francique rhénan et géographiquement localisé dans l'Est de la Lorraine mosellane où se trouvent le village d'Altwieller et la ville de Bouquenom qui ont une grande importance dans mon histoire et en Alsace bossue où se trouve la Petite Pierre où nous vivons. C'est une des trois formes du francique lorrain.

)
L'**Alsace bossue** (en alsacien et francique rhénan lorrain : 's *Krumme Elsass*) est une région naturelle de France issue de l'ancien comté de Sarrewerden et d'une partie de celui de la Petite-Pierre ainsi que de l'enclave de Bouquenom-Sarrewerden qui faisait partie de la Lorraine entre 1629 et 1793.

Située à l'ouest du massif vosgien sur le plateau lorrain, l'Alsace bossue fait culturellement, linguistiquement, historiquement, et géographiquement partie de la Lorraine. Cependant l'ancien comté de Sarrewerden, ayant été à majorité protestante depuis le sixième siècle, a été rattaché au département du Bas-Rhin en novembre 1793, sachant que la Lorraine a toujours été très largement catholique. (Wikipédia)

j'ai trouvé un logement dans ce village ; Il s'était réfugié en Lorraine où, ayant de l'instruction, il enseignait au sein de son chapitre ; Il avait dû fuir son village devant l'avancée des armées de Richelieu car il était de confession protestante et en dernier recours, il s'était fait soldat dans le district de Saverne. J'en ai profité pour qu'il fasse travailler leur français à mes enfants et à m'aider aussi à parfaire ma prononciation dans cette langue romane car dans l'armée suédoise je parlais la plus part du temps l'allemand ; J'ai tenu à préciser ces quelques informations avant de commencer à raconter mon histoire à mes filles.

Auparavant je leur ai donné des indications rapides sur leurs grands-parents et arrière-grands-parents paternels.

Leur arrière-grand-père paternel s'appelaient Gehbard : il était né en 1547 près du lac de Constance et est mort à Strasbourg en 1601, son épouse Agnès née en 1551 en Saxe dans le village de Mansfeld est morte en 1637 dans une ville du Palatinat ; Ils s'étaient mariés à Bonn le 2 février 1583 ; Un de leur fils Erryn, mon père, est né en 1584 dans les Provinces Unies sans doute à Delph et ma mère Anna est née en Suède. Mes parents s'étaient connus, aimés et mariés à Stockholm à la cour du Roi de Suède. Tous appartenaient à l'aristocratie de leur pays. Erryn, mon père, est devenu un des gardes du corps rapproché du Roi de Suède Gustave Adolf ; Il avait un frère Otto qui est né en 1590 à Strasbourg et est devenu un des chambellans du roi de Suède, Gustave-Adolphe, puis par la suite de Bernard de Saxe-Weimar.

Eve : « Père vous êtes né où et quand ? »

–Ma fille, la guerre de Trente ans n'était pas encore déclarée mais de nombreux conflits entre les Empereurs Catholiques d'Autriche, les Habsbourg, et les protestants ensanglantaient nos régions. Mon père Erryn avait passé sa prime jeunesse dans les Provinces-Unies où ses parents s'étaient réfugiés en 1584 après la fin de la guerre de Cologne où les protestants, Gehbard à leur tête, avaient été battus par les catholiques avant que mon grand-père puisse s'établir à Strasbourg auprès du Chapitre où il était leur doyen ; il est décédé dans cette ville en 1601 ; A la mort de leur père Erryn et Otto ont été pris en charge avec leur mère Agnès par le Chapitre de Strasbourg où ils ont pu faire leurs études : en temps utile je vous en reparlerai. Mon père Erryn est tombé amoureux d'une jeune aristocrate Suédoise à la cour du roi de Suède à Stockholm, Anna Sparre ; Ils s'y sont mariés en 1613. Mon père avait choisi la carrière des armes et en premier lieu s'était rendu à Heidelberg auprès de l'électeur palatin Frédéric IV et il a participé à la guerre de succession aux duchés de Clèves et de Juliers... en dernier lieu il est aux côtés du roi de Suède, Gustave-Adolphe où ils trouvèrent la mort tous les deux en 1632 : sa femme Anna Sparre, ma mère, le suivait quand cela lui était possible comme le fait toute épouse mariée à un aristocrate dont la destinée est de combattre les armes à la main ; Elle a accouché de moi autour des années 1614 à Stockholm ;

–Son mari étant très souvent absent, j'ai été

confié à une nourrice car une aristocrate n'allaitait pas son enfant et devait suivre son mari présent à la cour du roi de Suède et sur les champs de bataille en particulier quand le Roi fêtait leurs victoires. Je me suis retrouvé avec ma nourrice Gertrude d'origine bourguignonne en Sarre protestante à Altwieller ou Altwiller où on m'attribue faussement ma naissance. ⁴ Ma famille paternelle s'était réfugiée auprès des Nassau aux côtés de Guillaume le taciturne, assassiné le 10 juillet 1584, chef militaire des Provinces Unies dressées contre Philippe II d'Espagne. ⁵ Son deuxième fils, Maurice, lui a

⁴ L'ancien village sur la route du sel s'appelait *Honkesen-Huntzen*, il été détruit et déserté au XV^e siècle puis reconstruit en 1559 par les Huguenots principalement des lorrains sous le nom d'Altwieller. détruit à nouveau partiellement par les Croates en 1635, il devient la propriété des Sarrewerden puis des Nassau-Sarrebruck, avec comme chef-lieu le bailliage de Harskirchen. Le village est réuni à la France en 1793

Altwieller au XIV^e siècle et XV^e siècle

Le village va connaître des temps extrêmement difficiles : il subit de plein fouet les incessants conflits entre les comtes de Sarrewerden (puis Mörs-Saarwerden et Nassau-Saarbrücken) et leurs voisins ainsi que le passage de troupes étrangères :

- En juin 1365 et de 1374 à 1375, ce sont les Anglais ("*Wilde Engländer*"),
- de 1404 à 1408, les troupes messines ravagent le village durant la *Vierherrenkrieg*,
- en 1439 et 1444 ce sont enfin les Armagnacs sous la conduite de Jean de Fénétrange puis du futur Louis XI.

A plusieurs reprises, la commune est pillée, les hommes tués, les femmes violées tant et si bien qu'à la fin du XV^e siècle, le village est en ruine et abandonné, les survivants ayant fui ou été emportés par la peste.

succédé à la tête des armées. Par relation et vu l'histoire du village contée en bas de page, il est compréhensible que dans ma prime jeunesse j'ai pris l'habitude d'entendre et de parler le français avec ma nourrice, son mari et les gens qui m'entouraient. En Allant à Strasbourg dans la maison familiale de la famille Waldburg, mes parents m'ont déposé en nourrice à Altwieller ;

La reconstruction de 1559

Laissé à l'abandon depuis la seconde moitié du XVe siècle, le village n'est depuis lors plus que peut-être périodiquement occupé par quelques bohémiens.

Le comte Adolphe de Nassau-Saarbrücken qui gouverne le comté depuis 1557 et y a introduit la Réforme cherche à repeupler ses terres. A partir de 1559, il fait venir des huguenots de France, la plupart de la région messine, menés par Jean Lenfant, seigneur de Chambray et craignant les persécutions depuis le passage de la ville sous domination française en 1552. Il arrive également des familles de Champagne, de Normandie, de Bourgogne et du Midi.

Les nouveaux arrivants sont installés dans sept villages détruits :

Altwieller, Burbach, Eywiller, Diedendorf, Goerlingen, Kirrberg et Rauwiller. Ils apportent leurs coutumes, leur foi et leur langue. Ces villages où l'on parle français reçoivent l'appellation "*welsches*" des habitants des villages environnant. Bien qu'apprenant rapidement le parler germanique local, les immigrants continuent d'utiliser leur langue et à la fin du XVIIe siècle, il n'était pas rare d'entendre encore parler français.

Anecdote : Les nouveaux habitants donnèrent des noms français à leurs champs, ceux-ci sont restés : "champ du gueux", "grand borne", "champ de grenouille", "prés-days", "petits prés-days", "prés-bur la Blanche" etc. Le temps n'aura fait qu'en germaniser la prononciation : "*Schandikett*" ("champ du gueux"), la "*Krampe*" ("Grand borne") etc.

Une partie de la forêt est mise à disposition pour la reconstruction du village. Ces terrains défrichés se nomment aujourd'hui encore "*Welschacker*" (champs français). Le village est reconstruit non loin des ruines de l'ancien village qui garderont le nom de "*Gebrenntes Platz*", "place brûlée".

Altwieller est alors le plus grand des sept villages welsches et un marché s'y tient une fois par semaine. La commune accueille également un prédicateur : Jean Loquet, introduit par Guillaume Farel et officiant depuis Burbach. On vient depuis la Lorraine pour faire baptiser et confirmer ses enfants. Ainsi, il est dit dans *Histoire ecclésiastique*, vol. III, livre XVI imprimé à Anvers en 1780 que lors des persécutions à Metz en 1572, les réformés cherchèrent à sortir les enfants de la ville "*et puis étaient ces enfants portés et baptisés par le ministre de Alteville près de Bouquenom, appartenant au comte de Nassau*".

La guerre de Trente Ans

J'ai grandi jusqu'à l'âge de quatre ans à côté de ma sœur de lait, Clotilde ; Ma nourrice Gertrude était une femme de forte corpulence et je l'ai toujours vu avec un chignon derrière la nuque car elle conservait des cheveux longs qui étaient châains. Elle portait une chemise blanche ample en chanvre en cloche jusqu'au mollet avec des manches en hiver. Je l'ai toujours vue avec deux jupons parfois, celui du dessous rayé et celui du dessus coloré en brun et recouvrant une jupe bleue et brune rayée aussi qu'elle retroussait avec ses jupons sur les reins pour travailler au champ ou au potager. Elle portait souvent une coiffe blanche. Dehors elle était toujours en sabots et elle y mettait de la paille quand il gelait. Les sabots étaient bien rangés à côté de la porte d'entrée et elle invitait les personnes qui voulaient entrer à mettre des patins en se déchaussant. Son intérieur était tenu avec une propreté exemplaire et elle veillait à ce que nous le respections. Son visage tout rond avec des yeux bleus était un peu sévère ; Elle était bonne

Le début du siècle est marqué par une relative période de calme et de prospérité à laquelle la guerre de Trente Ans va mettre un terme prématurément. A partir de 1620, les troupes espagnoles d'Ambrogio Spinola, allemandes d'Ernst von Mansfeld, autrichiennes etc. traversent le village, le pillent et y apportent la peste.

Parallèlement à la guerre de Trente Ans, le village subit également le jugement du tribunal impérial de Spire qui règle le 7 juillet 1629 une querelle vieille de plus d'un siècle entre les comtes de Nassau-Saarbrücken et leurs voisins lorrains. Peu satisfaits de la sentence, ces derniers occupent le village :

"Le quartier général des Lorrains se trouve à Altwiller. C'est là que l'on prépare des boules de fer pour bombarder Bockenheim. Les troupes lorraines moissonnent le blé et l'avoine dans les champs, détruisent les récoltes, brisent les meubles et maltraitent les habitants. Le presbytère réformé est en ruines..." (Généawiki)

comme le bon pain et elle nous prenait souvent sur ses genoux en nous embrassant. Je ne l'ai jamais vu faire une différence entre sa fille et moi. Elle recevait des appointements tous les trimestres de mes parents. Gertrude et son mari étaient paysans, ils avaient trois vaches et un petit cheval de trait et des volailles qu'elle chassait avec un balai quand ils faisaient mines de rentrer dans la maison. Son mari, Fernand, me faisait peur avec sa grosse voix mais je ne l'ai jamais vu nous frapper quand nous faisions des bêtises ; J'étais habillé avec une robe en grosse laine l'hiver comme tous les enfants en bas âge et le cul nu. Dès que j'ai pu me dresser sur mes pieds nous courrions partout dans la maison, Clotilde et moi, jusqu'au moment où Gertrude avec des jurons en français ou Fernand nous poussait dehors en vociférant. Certains jours, mais c'était rare, ils se mettaient en quatre car ils attendaient une Dame qui parlait le pur français : ma nourrice m'enfilait mes plus beaux habits ainsi qu'à Clotilde. La maison était toujours impeccable mais je voyais qu'un bouquet de fleurs des champs avait été placé sur la grande table de la salle de séjour où nous vivions : un escalier à côté de la porte d'entrée menait au premier étage. Les cloisons et les côtés des maisons étaient faits en colombage : Les montants étaient remplis en intercalaire de paille de seigle tressée remplie d'argile. Le four était à l'extérieur mais donnait sur la cuisine où Gertrude pouvait le charger, tirer les braises et ensuite enfourner le pain, les plats ou les tartes. L'autre partie de rez-de-chaussée était occupé par le fenil. Au premier étage il y avait deux chambres à

coucher, une chambre avec un grand lit-clos pour Gertrude et son mari, et dans l'autre plus petite un lit avec un matelas en paille pour ma sœur et moi qui couchions ensemble pour nous tenir chaud. Cette Dame venait avec une voiture conduite par un cocher, frappait à la porte puis entrait suivie par une domestique : elle sentait bon et elle me prenait dans ses bras mais assez gauchement ; Elle m'embrassait et m'appelait mon petit Hans et parfois Jean, mot que je comprenais. Gertrude m'appelait « ti ! ». ce jour-là nous prenions place à la table des grands car la Dame l'avait exigé mais il fallait surélever nos chaises avec des coussins : c'était un jour de fête avec chose exceptionnelle des déserts, en général des tartes succulentes comme savait si bien les faire Gertrude.

—« Père, me demanda ma dernière fille, comment était la maison où vous viviez ? »

—Les maisons de notre village avaient été construites de part et d'autre de notre rue et la nôtre était accolée par ses deux pignons à deux autres mais avec un léger décrochement pour ménager la vue. Devant la maison et sur toute sa longueur il y avait un usoir de 17 mètres de large dont nous avions usage mais pas le droit de clôture. A côté de cet usoir s'entassait du fumier avec devant lui une brouette, du bois déposé en deux tas bien rangés, l'un pour le four à pain et l'autre pour le chauffage, les outils pour la culture avec une charrette, une charrue et une herse, l'abreuvoir et le puits à balancier derrière la charrette. Pour nous, ma sœur et moi, c'était

idéal pour jouer et se cacher ; D'ailleurs cette disposition servait aussi aux habitants des maisons dans un premier temps pour se soustraire aux regards de la soldatesque quand elle envahissait le village ce qui était plus que possible dans ces temps troublés des guerres de religion. Cela donnait aussi le temps de fuir par l'arrière de la maison qui donnait sur le hangar ou « schopf », de cinq mètres de large qui couvrait l'étable et l'écurie. Le toit enveloppant était en chaume de seigle et de roseau et descendait assez bas sur l'arrière ; Plus loin on trouvait un verger et un potager non clôturés pour pouvoir fuir plus rapidement. La présence de haies et d'arbres ajoutait aussi à ce rôle défensif. l'usoir était un lieu de passage pour Gertrude et son mari et éventuellement pour nous qui courrions souvent après les poules qui s'enfuyaient du fumier en battant de ailes et en caquetant ce qui obligeait Gertrude à sévir à notre encontre. Par temps de pluie l'usoir où couraient les volailles se transformait en borbier ce qui nous obligeait à nous déchausser quand nous rentrions dans la maison, visiteurs compris, et sous l'œil vigilant de Gertrude.

—Anne-Marguerite : « Père, vous vous souvenez des vaches et du cheval ? »

—Ah le cheval, si je m'en souviens ! Gertrude qui nous recherchait nous a retrouvé Clotilde et moi un jour sous ses pieds où nous nous étions endormis. Gertrude connaissait bien son petit hongre, Orion : elle travaillait avec lui à la herse pour reprendre le labour qui était le privilège de

son mari et elle sortait le fumier avec lui. Elle lui a parlé doucement alors qu'il pigeonnait les yeux grand-ouverts. Il a tourné la tête et a émis un petit roucoulement de bienvenue. Il n'a pas bougé car avec son bon sens de cheval il savait qui étaient sous ses pieds et de toute façon il aurait évité de nous marcher dessus mais il ne fallait cependant pas le surprendre : il était en sécurité et il n'avait pas peur. Gertrude lui a caressé à l'encolure et doucement elle nous a touchés avec son pied pour nous réveiller. J'ai ouvert un œil et je me souviens bien d'avoir eu la vision d'un ventre roux rebondi et le doux contact des longs poils de ses fanons qui me caressaient la joue ; Enlacés avec ma sœur nous étions vraiment couchés la tête contre les sabots de ses postérieurs et il avait pris garde de ne pas bouger car il avait l'habitude de notre odeur. Roulés en boule comme des chats, nous avons glissés sur le côté dans la paille de la litière. Gertrude ne nous a pas grondés car, furieuse au départ, le tableau qu'elle avait sous les yeux l'a émue aux larmes. Nous nous sommes relevés et elle nous a dit de faire une bise sur le museau d'Orion qui a tourné et baissé la tête car nous étions bien petits. A m'en souvenir Orion, était un petit cheval de trait, alezan, avec une étoile blanche au milieu du front. L'hiver il avait des longs poils aux pattes et une crinière très fournie qui lui pendait autour du cou de part et d'autre. De temps en temps Gertrude nous juchait sur son dos et le tenant en longe nous parcourions la grand-rue qui courait devant notre usoir ; A notre grand plaisir, nous disions bonjour à nos voisins avec un petit signe de main, fiers comme Artaban ! À côté d'Orion il y

avait deux vaches laitières de couleur brune. Pendant que j'y suis je vais vous dire un mot sur nos voisins directs, ceux qui touchaient notre maison où de temps en temps nous faisons des incursions qui obligeait Gertrude à aller nous rechercher car nos jardins se touchaient : par sécurité les clôtures étant bannies. La vie collective était très forte dans nos villages où l'insécurité était permanente. La vigilance était de tous les instants et les informations passaient de maison en maison en un temps record et c'était notre survie. Ces noms de voisins je les ai retrouvés lorsque je suis retourné à Altwieller avant d'être ici à la Petite Pierre et entre mes deux états de soldat, le premier en tant qu'officier dans les armées protestantes engagées contre les Habsbourg et le second dans l'armée franco-weimarienne luttant contre Ferdinand d'Habsbourg et l'Empereur d'Espagne, Philippe II et III. A cette époque je me souviens que de certains noms et prénoms. Sur la gauche en regardant vers notre usoir il y avait la famille de Wandel Bauer : l'homme âgé de trente ans, luthérien, qui avait trois enfants dont le plus jeune Klaus avait notre âge et que j'ai retrouvé à mes côtés étant mon ordonnance, tous les deux dans l'armée Suédoise. Les Bauer avaient un domestique et une vache : ils fabriquaient des chaussettes et des bas ; Sur notre droite il y avait la famille de Siégel Jacob, cloutier et Luthérien aussi qui avait deux enfants, une quarantaine d'années et ne possédait pas d'animaux : Ces enfants, une fille et un garçon trop grands pour nous l'aidaient dans sa forge où pendaient toutes sortes d'outils et de ferrailles aux ombres

dansantes. Nous étions attirés par le feu de cette forge et le grand soufflet nous captivait car il respirait comme un grand animal et nous inventions un tas d'histoires fantastiques qui nous faisaient peur mais en fait cela nous captivait et nous plaisait. Puis il avait l'enclume et le bruit que faisaient ces deux hommes, le père et le fils, qui en levant leur masse très haut la faisait retomber et martelaient dans un ensemble parfait des barres de fer chauffées au rouge et les coupaient ensuite à la longueur voulue pour en faire des clous de charpente pour leur grande majorité. Ces clous à section carrée très pointus étaient effilés et avaient une grosse tête carrée. Ils les façonnaient avec une dextérité qui nous fascinait et nous restions des minutes à les regarder faire, entourés d'étincelles, les joues rougies par la chaleur de la forge. Nous allions aussi jouer avec Odile et Klaus les plus jeunes des Bauer. Il y avait toujours des bouts de laine qui traînaient sur le plancher bien propre et cela faisait notre bonheur. Ils étaient, et toujours de rang, au moins quatre à tricoter à longueur de journée des chaussettes en laine en se racontant des histoires pour faire passer le temps ; Je me souviens bien de la danse des seize grandes aiguilles à tricoter qui faisaient une sorte de ballet avec un cliquetis caractéristique. Mais ils ne se contentaient pas de tricoter : ils cardaient la laine, la filaient et en faisaient de pelotes dont certaines avaient été teintées auparavant. Je ne sais pourquoi il y avait toujours des bas et des chaussettes pendus le long d'un fil et la patronne chassait de temps en temps avec un balai des petits chats qui venaient sans doute de l'extérieur

et tentaient de jouer et de s'accrocher aux bas qui un peu trop longs étaient à leur portée. Nous jouions à cache-cache entre les ballots de laines blanches, marron ou noires qui étaient rangées au fond de la pièce et qui sentaient le suint.

–« Et les vaches, me rappela ma fille ? »

–Gertrude et son mari avait trois vaches ; A ce que je me souviens, elles étaient brunes avec de grandes cornes et nous les regardions de loin. Dans des petites cases il y avait leurs veaux qui ne les tétaient pas car c'étaient des laitières et leur lait était vendu dans le village auprès des familles qui ne possédaient pas leur propre vache comme nos amis Siegel. Le lait pour les veaux leur était apporté dans des grosses bouteilles à tétine. Ensuite ils étaient sevrés et nourris de foin et d'orge, les velles étaient vendues à six mois à des familles comme laitières et les veaux mâles à des paysans qui les engraisaient pour les vendre au boucher du village qui les abattait chez-lui. Certains étaient vendus à un boucher de Bouquenom. Nous accompagnions quelquefois Gertrude qui conduisait ses trois vaches le matin après la traite à leur pré et les rentrait le soir toujours pour les traire ; Elles n'étaient jamais sorties quand il pleuvait ou faisait du gel ; Fernand curait leur étable et leur litière était renouvelée tous les jours. Fernand ou Gertrude faisait la tournée journallement pour vendre le lait aux personnes qui ne pouvaient venir le chercher directement chez-nous. Avec le surplus Gertrude faisait des fromages. Fernand travaillait un peu le bois. Il

avait fait un bât en bois pour mettre deux petits bidons de lait posés de part et d'autre du dos d'Orion pour équilibrer la charge. Il le mettait sur son dos avec au-dessous un gros sac rempli de paille, le sanglait et posait dessus les deux demi-montants courbes articulés du bât qui épousait la forme du dos et des flancs du cheval et il abaissait de chaque côté une sorte de grille en bois tenue presque horizontale par une sangle : alors il pouvait poser chaque bidon de dix litres en métal rempli de lait et tenu aussi chacun par une sangle. Pendue sur un côté une louche ballottait quand Orion marchait. La tournée pouvait commencer et les clients apportaient leur pot en aluminium pour le faire remplir. Chaque client avait amené avec lui une petite planchette où était incisé un trait quand leur pot était rempli. Tous les mois on comptait le nombre de traits et le client réglait la note. Ceux qui le pouvaient apportaient des cruchons en terre cuite au volume connu pour les faire remplir. à la maison. Le paiement se faisait de la même manière que précédemment. Le lait était bouilli aussitôt pour éviter qu'il ne tourne.

—Presque tous les trimestres, la Dame gentille qui sentait bon venait nous voir et elle nous apportait des cadeaux à ma sœur et moi. Un jour elle a dit à Fernand et à Gertrude en les prenant à part qu'ils devaient me préparer à les quitter. Quatre ans c'était tard car dans la plus part des cas les nourrissons étaient retirés à leur nourrice à l'âge de deux ans et celle-ci pouvait continuer, quand il n'était plus au sein, à s'en occuper et elle était logée dans la famille. Ce ne pouvait être le cas ici à cause des complications dues à la guerre et

pour une raison de sécurité! Je pense qu'entre-temps ma mère avait dû accoucher d'un autre enfant. Je l'ai su bien plus tard et s'appelait Isaac et n'a pas survécu. J'avais pris mes quatre ans comme le croyait Gertrude en se fiant au jour où la Dame et son mari était venue m'apporter précipitamment, emmaillotté bien serré, pour me confier à elle : je devais avoir que quelques mois. Je pense que je suis né à Stockholm et ma mère m'a pris avec elle pour rejoindre l'Alsace mais s'est arrêtée à Altwieller, je ne sais à la suite de quel événement, pour continuer ma mise en nourrice. Maintenant, au bout de quatre ans, mes parents pouvaient me reprendre à présent à Strasbourg car leur situation s'était stabilisée et ils avaient le devoir de m'élever comme le fils d'aristocrate que j'étais. Ce jour quand la Dame est partie, j'ai vu que le visage de Gertrude avait changé : elle était triste et en la voyant, je me suis mis à me poser beaucoup de questions ; Avec beaucoup de précautions ils m'ont averti que je devais les quitter et je me suis à pleurer : j'étais si heureux avec eux et ma sœur ! J'étais inquiet car je ne savais pas pourquoi je devais quitter ceux que je considérais être mes parents. Gertrude a essayé de me l'expliquer : je n'appartenais pas au même monde qu'eux et ma sœur n'était pas ma sœur et cela je ne pouvais l'accepter. Dès ce jour mes relations avec Clotilde ont légèrement changé et je l'ai regardée différemment : elle avait les cheveux blonds et moi châains. Sa figure était ronde et la mienne ovale, ses yeux étaient bleus et les miens quand je me regardais dans une glace, gris-marron. Elle riait sans arrêt à la moindre

occasion et moi j'étais plutôt réservé. Dès lors je voulais m'imprégner de son image et de son odeur car j'avais peur de la perdre et aujourd'hui je conserve encore son image envers moi avec précision. Je la prenais dans mes bras et l'embrassais pour un oui et un non. Elle s'en étonnait et se mettait à rire. Je me suis efforcé à de plus faire de bêtises : Gertrude et Fernand s'en sont rendu compte et ils voyaient bien que j'avais perdu mon insouciance et que j'étais souvent triste. Qu'est-elle devenue, mes filles, car je ne l'ai jamais revue ni d'ailleurs Gertrude et Fernand. Le village a été partiellement détruit, je crois en 1635, et ensuite reconstruit et c'est ce nouveau village que j'ai habité quand j'ai quitté l'armée française. Ensuite j'ai commencé à exercer un temps le métier de sellier à Saverne que j'avais appris à l'armée quand je n'étais pas en campagne mais alors je ne faisais que des réparations avant de m'installer définitivement à la Petite Pierre où vous êtes nées, mes filles. J'ai toujours aimé les chevaux et l'odeur du cuir et j'ai appris les rudiments du métier à mon fils aîné qui a acquis un savoir-faire auprès d'un homme de métier. J'ai perdu ma sœur de lait et malgré avoir fait de multiples démarches, je n'ai jamais pu la retrouver ni ses parents : les anciens habitants d'Altwieller qui avaient réussi à fuir et qui s'étaient réinstallés dans ce village ne se souvenaient pas d'eux. C'est un vide que je n'ai pu combler mais heureusement j'ai connu votre mère dans des circonstances bien particulières et je vous ai eu!

—« Père, m'a demandé mon aînée, quelle a été votre nouvelle vie en tant qu'Aristocrate ? »

–Je vous j'expliquerai plus tard car il me faut descendre voir Jean-Jacques à son atelier car il m'a demandé de lui donner un coup de main pour finir une selle que réclame un capitaine qui le lui a commandé et qui doit partir dans les prochains jours. Mes filles m'ont rappelé que je devais leur raconter comment j'avais quitté Altwieller. Le lendemain soir elles m'entouraient pour m'écouter.

–Un jour, c'était un lundi du mois de juin, s'est présentée devant notre usoir une voiture tirée par deux chevaux robustes, pas très grands, de couleur bai, suivi par deux soldats casqués et en arme montés sur des chevaux assez lourds. Le soleil faisait reluire les casques et des épées dans leur fourreau pendaient sur le côté de leur selle. J'ouvrais des grands yeux car il était très rare de voir chez-nous un tel équipage ; La voiture était fermée avec deux portières et deux fenêtres. Derrière il y avait une malle et devant une place pour le cocher que j'ai vu descendre de son perchoir. La voiture était grise de poussière ce qui laissait supposé qu'elle venait de faire un long trajet mais il était possible d'en distinguer le blason. Une dame élégante en est sortie, le cocher l'aidant à en descendre. Gertrude s'est précipitée pour l'accueillir et la faire entrer dans la maison. J'ai su plus tard qu'elle et Fernand étaient au courant de sa venue mais qu'ils n'avaient pas voulu me le dire mais ils ne savaient pas exactement quel jour elle viendrait me chercher. Ils m'avaient préparé à les quitter mais je me suis réfugié dans ma chambre du haut car je me doutais de ce qui m'attendait.

J'étais au pied du mur. Fernand est venu me chercher et m'a obligé avec sa grosse voix à descendre. Clotilde s'était blottie au fond de la pièce. Anna, qui était ma mère, et que j'avais vu plusieurs fois avait porté des habits pour mon voyage. Elle s'est approchée et je la voyais aussi inquiète et même plus que moi. J'étais partagé entre la curiosité et le désir de commencer une aventure et le déchirement de quitter ceux qui avaient fait ma vie pendant quatre ans. Gertrude m'avait fait la leçon : j'étais un garçon d'aristocrate qui devait faire honneur à ma famille dont le blason couvert de poussière se voyait à peine sur la portière de la voiture mais que j'avais cependant remarqué quand elle s'était arrêtée devant chez-nous. J'ai ravalé mes larmes et j'ai essayé de faire bonne figure à ma mère qui m'a pris dans ses bras et a essuyé avec un fin mouchoir les larmes que je n'avais pas pu éviter de faire couler sur mes joues. Ma mère était gentille et douce, elle sentait un parfum qui m'était inconnu. Elle était belle même dans ses habits de route. En rentrant Gertrude lui avait pris sa cape brune qu'elle avait dégrafée. Ma mère devait faire étape dans notre village avec sa suite et Fernand lui avait trouvé un logement à l'entrée du village équipé pour recevoir des gens de passage : c'était chez Théobald Hoschar qui était charron (Wagner), la cinquantaine, et qui avec sa femme avaient six enfants. Il était réformé. Sa femme et ses grandes filles faisaient auberge à l'occasion, en particulier les jours de foire. Les fils l'aidaient à la forge. Ma mère a voulu rester quelques jours avant de repartir afin que nous fassions plus ample connaissance. J'ai voulu lui

faire connaître notre village. Mais avant ma mère a voulu me faire changer ma robe grossière en drap de lin tissé par notre tisserand Rudolf Maurer. Cette robe alternait avec celle en grosse laine que je mettais en plein hiver. La nouvelle robe qu'elle avait apportée était de texture beaucoup plus fine et plus légère et d'une couleur agréable à l'œil et qui m'allait comme un gant : Ma mère avait demandé à Gertrude de lui donner mes mesures lors de son dernier passage chez-nous. Ma mère voulait que l'on me voie à mon avantage et que je lui fasse honneur. Les robes que je mettais tous les jours étaient plus grossières. Ma mère m'a pris par la main et j'étais très fier de me promener seul avec une si belle Dame. Dans Altwieller on trouvait toutes sortes de métier et de professions. Des maîtres d'école comme Gustavus Lamberti et Philip Egel, des pasteurs comme frantz Johann et Johann Henrich Imhof et des artisans dont je connaissais plus ou moins les enfants avec qui nous jouions Clotilde et moi dans la rue sans trop nous éloigner de la maison car Gertrude nous avait à l'œil. Il y avait Rudolph, le tisserand de toile de lin, le serrurier et le forgeron, le tailleur et le vitrier, le teinturier et le fabricant de boucle, le lainier, le meunier, celui qui arrangeait les mâchoires et arrachait les dents, le tailleur Lorentz qui m'avait taillé et cousu mes robes et le maçon, le menuisier et le cordonnier... et des petites gens : journalier comme Daniel, métayer comme Hans, Chasseur comme Jacob et des cultivateurs comme Abraham. Quand je faisais le tour du village juché sur le dos d'Orion avec Gertrude qui le tenait à la longe, elle disait un

mot de près ou faisait un geste de loin à l'une ou à l'autre des épouses placées à l'entrée de leur usoir ou sur le pas de leur porte et m'incitait à faire de même sinon j'avais sa réprimande. C'est comme cela que j'ai connu leur nom et/ou prénom et surtout le métier de leurs hommes peint sur le haut de leur porte : ces informations je les ai gravées dans ma mémoire. Anna, ma mère, découvrait un petit village plein de vie avec une intense curiosité, elle qui vivait en ville, fréquentait la noblesse et ne connaissait les gens du peuple que comme domestiques dans les Grandes Maisons. Les gens la regardaient avec une attitude respectueuse mais aucun mot ne sortait de leur bouche. Quelques-uns avaient une attitude hostile, se détournaient et rentraient dans leur demeure en fermant leur porte car ils se souvenaient de la déferlante de soldats et de mercenaires qui avaient piller leur village et violer les femmes, mettant le feu aux maisons, le tout conduit par des nobles à cheval caparaçonnés avec devant eux des porte-bannières, nobles qui ne retenaient pas leur hommes ou même les incitaient au pillage qui était dans la plupart des cas le seul salaire de leurs soldats et mercenaires ; Quelque fois ces armées et hordes étaient suivies par des chariots tirés par des bœufs pour amasser les objets du pillage. Le bétail, vaches, moutons et parfois chevaux ou ânes et mulets que n'avaient pu mettre hors de portée leur propriétaire à temps suivaient les convois et seraient utilisés ou abattus plus tard pour alimenter la troupe. A cette époque j'étais innocent et je m'étonnais de l'attitude hostile de quelques gens de mon village mais j'en ai su très

rapidement le pourquoi au cours du trajet que j'allais faire avec ma mère jusqu'à Strasbourg.

–« Ma fille aînée m'a demandé comment s'était passé mon départ et mon voyage jusqu'à Strasbourg. »

–L'équipage de ma mère avait pris pension et avait été logé chez Peter George, meunier et réformé, qui avait trois maisons, six chevaux et six vaches et faisait partie des gens influents du village. Ma mère avait décidé de rester quelques jours pour m'apprivoiser avait-elle dit à Gertrude. J'étais très fier n'être à ses côtés, cette belle dame de la ville, bien habillée et qui sentais si bon ! Elle me parlait doucement en français avec un accent germanique. Quand elle cherchait ses mots elle continuait en allemand mais dans cette langue très proche du Francique rhénan j'arrivais à la comprendre. Un lundi, nous étions en juin, elle a annoncé qui nous allions rejoindre Strasbourg le lendemain. J'ai été brusquement confronté à cette réalité que j'avais un peu oubliée. Clotilde m'a regardé et est montée dans notre chambre ; Gertrude et Fernand ne disaient rien et faisaient mine de garder bonne figure. Gertrude m'avait préparé de longue date à ce départ et elle m'avait conduit chez le maître d'école (Schulmeister) Philipp Egel pour qu'il me parle du monde aristocratique auquel j'appartenais et me donner quelques indications sur ma famille protestante qui était bien connue. Je n'avais pas tout saisi mais j'ai compris que mon père était un grand soldat, ma mère une aristocrate suédoise et mon grand-père un

personnage illustre. J'étais un peu perdu et mon avenir me semblait plein d'incertitudes mais éveillait en moi une envie de connaître ce qui existait au de-là des limites de mon village que je n'avais jamais quitté. J'étais partagé entre le désir d'aventure et le fait de quitter ceux que j'aimais ! Ma nuit à côté de Clotilde fut mouvementée. Elle boudait puis s'est mise à pleurer : je l'ai entouré de mes bras et je me suis mis à pleurer à mon tour. Nous avons fini par nous endormir jusqu'au moment où Gertrude m'a secoué pour me réveiller, me faire habiller avec mes beaux vêtements, une belle robe et des sortes de chausson, moi qui allais pied nu et portais des sabots pour dehors. Il faisait noir. Clotilde s'est pelotonnée dans le lit en se cachant le visage sous la couverture. Elle a refusé de se lever et de descendre avec moi. Le petit déjeuner a été sinistre et marqué au fer rouge dans ma mémoire car j'étais soudain au pied du mur : je n'avais pas réellement pensé à cet instant, ébloui d'avoir été caressé et écouté par une si belle dame. Gertrude m'a rappelé à mes devoirs : j'étais un homme et je devais faire honneur à ma famille : j'ai reflué une larme qui commençait à se former au coin de l'œil. Nous attendions ma mère : le trajet était long et il fallait partir au lever du jour. J'étais aux aguets et j'ai enfoui profondément en moi tous ces instants passés ; J'ai entendu le pas des chevaux ferrés et le cliquetis de leur harnachement qui s'approchaient. J'ai perçu le « oh ! » lancé par le cocher ; les freins ont grincé. Peu de temps après j'ai entendu nettement une portière s'ouvrir et quelqu'un en descendre puis des petits pas

parcourir les quelques mètres de l'usoir. Gertrude a dit « Madame faite nous le plaisir d'entrer » Anna ma mère avait couvert ses habits de voyage avec sa cape brune que je connaissais. Gertrude l'a pendue à la patère ; Anna s'est approché de moi et a essuyé une larme qui était resté accrochée à mon œil avec un mouchoir orné de dentelles. Puis elle m'a pris dans ses bras en me parlant doucement

–« tu reviendras, je te le promet »

–Mais les événements ne l'ont pas permis et je pense qu'elle était alors sincère. Clotilde qui avait fini par descendre était tassée dans un coin de la pièce et regardait ma mère avec acrimonie. Je repas s'est passé dans le silence sans Clotilde. Entre temps le jour naissant s'était levé et j'ai entendu un des soldats de garde chasser avec des mots durs des enfants, dont une partie était des copains de jeux, enfants qui entouraient de trop près l'attelage ; Dans le village tout le monde se levait à la pointe du jour, enfants compris. De loin j'entendais le grincement des portes des maisons voisines qui s'ouvraient. Ils assistaient à un événement rare : le départ de « ti » car tous les habitants me connaissaient sous ce surnom que Gertrude prononçait avec force quand elle nous recherchait dans le village, Clotilde et moi. Le surnom de ma sœur était « Clo ! » Gertrude avait fait mon bagage, quelques vêtements et quelques jouets en bois que m'avait fabriqués Fernand et en particulier un petit cheval qui ressemblait fidèlement à Orion. Mais il était temps de partir ! Ce départ est testé dans ma mémoire comme dans un brouillard et je me suis retrouvé assis dans la voiture qui a démarré, un

garde devant et un derrière, ma mère à mes côtés qui m'avait entouré de son bras. J'ai encore la sensation des embrassades de ma nourrice et de son mari qui m'ont pris dans leur bras avant que je monte dans la voiture et de Gertrude qui a tiré Clotilde pour la forcer à me dire au revoir. Le dernier mot à peine audible de ma sœur, mot noyé par ses larmes. « voir Ti, Clo ! » Je ne l'ai jamais revue et que sont-ils devenus après le déferlement des mercenaires Croates qui ont à nouveau pillé le village bien des années après ?

—« Et le voyage m'a demandé Anne-Marguerite ? »

—Ma fille ! Je me suis précipité à la fenêtre pour voir une dernière fois mon village et les nombreux habitants qui me faisaient un petit signe de la main en guise d'au revoir qui en fait était un adieu. Des copains et copines me faisaient des grands signes, amassés sur le bord de la grand-rue. Je leur ai répondu timidement d'un petit geste de ma main appuyé contre la vitre, mon visage étant plaqué contre. Puis le vide... seul je distinguais des grands arbres et un voile de brume qui couvrait des étangs... je suis resté longtemps dans cette position, ma mère a fini doucement par m'attirer vers elle et je me suis mis à pleurer à grosses larmes en me pelotonnant contre elle. Elle n'est pas intervenue, me laissant à mon chagrin ; j'ai fini par m'endormir et elle m'a dit plus tard que mon sommeil avait été agité. Quand je me suis enfin réveillé, je me suis redressé et par la fenêtre j'ai vu les remparts de Bouquenom, nom qui m'était

connu. Puis la campagne a commencé à défilier : le jour était bien levé et des paysans vaquaient à leurs occupations. De temps en temps j'apercevais des attelages tirés par une paire de vaches ou de bœufs, quelque fois par des chevaux. Nous traversions des villages dont certaines maisons avaient été brûlées. J'ai vu de loin un village dont il ne restait que des ruines, seul le clocher de l'église dominait des amas de pierres et de poutres, une vraie désolation !

–« Hans, nous sommes en guerre : elle vient d'être déclarée ! Il faut que tu saches que nous sommes en 1618 et que tu ne verras pas ton père qui est à la tête de ses hommes. »

–Puis mon attention s'est portée sur les vallées profondes, les collines et les grands bois que nous traversions. Je voyais le dos du cocher, dessous la croupe des chevaux et devant le garde, avec son casque brillant, monté sur son cheval bai sur lequel pendait de côté une épée dans son fourreau. De temps en temps des biches et des hordes de sangliers traversaient la route.

–« La guerre et les épidémies ont vidé les villages de leurs habitants et le gibier a proliféré, m'a dit Anna »

–A la fin de la journée nous nous sommes arrêtés dans une auberge au bord de la route. Les chevaux ont été dételés, la voiture remise. Il y avait une effervescence qui ne m'était pas coutumière : des commis couraient dans tous les sens et j'entendais les ordres brutaux du patron de l'auberge, un homme de grande taille, avec une barbe rousse, en habit de bourgeois comme j'en avais vu à certain moment chez des gens de

passage dans mon village. La femme du patron, une matrone au verbe haut nous a pris en charge ma mère et moi et nous a conduits avec notre maigre bagage au premier étage dans une des chambres qui donnait sur la cour où se trouvaient les écuries. Des chevaux étaient au pansage. Sur le côté des hommes poussaient des voitures bâchées ou découvertes dans des hangars pour les remiser. J'ai distingué au fond et à droite des étables avec des vaches : j'en ai demandé à ma mère la raison :

–« Ce sont des paysans qui les amènent à une foire pour les vendre, m'a-t-elle dit. »

–Notre cocher et nos gardes avaient été conduits dans une annexe de l'auberge réservée aux gens de maison. Ma mère a enlevé sa cape, elle portait une jolie robe de couleur bleue parsemée de fleurs des champs et qui lui allait jusqu'aux pieds. Elle avait des longs cheveux châtain avec des yeux Bleus mais un regard distant, assez grande elle avait un port de reine et j'en étais fier. Elle m'a fait me débarbouiller et laver les mains car la poussière de la route s'était déposée sur nous.

–« Tu dois toujours être propre et bien te présenter car tu dois garder ton rang, m'a-t-elle dit. »

–Ce langage m'était complètement étranger et je l'ai regardée sans rien comprendre : elle s'en est aperçu et m'a dit

–« Je te l'expliquerai plus tard » ;

–Elle m'a fait changer d'habits car :

–« il faut bien se présenter devant le monde, m'a-t-elle dit »

–Après elle m'a fait me laver et s'est lavée elle-

même sommairement car dans un coin une domestique avait déposé des pichets d'eau chaude et froide à côté d'une cuvette posée sur une petite table carrelée ; Elle m'a pris par la main et nous sommes descendus dans le restaurant de l'auberge. Une soubrette nous a conduit à une table réservée au nom de Waldburg dans une partie de la salle séparée du reste de l'espace où se tenaient des personnes en belle tenue qui ont salué ma mère quand nous sommes entrés. Le maître d'école m'avait expliqué que c'était ce nom de famille précédé de Von que je devais m'habituer à porter dès que j'aurais rejoint mes parents et que les personnes qui m'abordaient devaient obligatoirement prononcer. On m'appelait « ti » dans mon village et je circulais la plupart du temps pieds nus ; Je connaissais tout le monde et aucune barrière sociale ne se dressait entre nous. Bien sûr il y avait des gens plus ou moins riches ! Mais ici à présent et dans le monde et en toute occasion il fallait garder son rang, m'a répété plusieurs fois Anna ma mère ! M'est revenu en mémoire comment les personnes de mon village regardaient ma mère respectueusement quand nous les croisions ! Je voyais de l'autre côté de la partie réservée aux gens respectables dont nous faisons partie des familles avec des enfants qui s'égayaient entre les tables et j'ai demandé à ma mère la permission d'aller les rejoindre un court moment car rester assis en attendant que l'on nous serve me démangeait les pieds : j'avais tellement l'habitude de courir partout avec ma sœur !

—« Elle m'a intimé l'ordre mais gentiment de rester

à ma place ! »

–J'ai mis le nez dans mon bol encore vide en boudant. Il était temps de partir car la route était encore longue. La voiture avait été attelée et le cocher attendait ainsi que les deux gardes qui s'étaient restaurés dans les communs. Un commis a apporté notre bagage que le cocher a placé dans le coffre arrière de la voiture. Nous sommes montés et l'ordre de démarrer a été donné aux chevaux. Au sortir de la cour les gardes ont repris leur place respective. Nous avons suivi des vallées encaissées où je voyais le soleil percer entre des arbres qui me paraissaient immenses et qui assombrissaient notre route. Nous avons franchi nombre de cols. Beaucoup de champs anciennement cultivés étaient envahis par la broussaille

–« La forêt reprend ses droits, les familles de paysans qui les cultivaient se sont enfuis à l'approche des mercenaires qui ont pillé leur village et l'ont incendié ; la maladie et la famine a fait le reste, m'a dit ma mère. »

–Nous avons fait étape dans une petite auberge à flanc de colline. Nous étions les seuls clients. La patronne se lamentait car la route qui avait été bien fréquentée était parcouru aujourd'hui par des attelages qui se faisaient de plus en plus rares, seuls ceux accompagnés comme nous par des soldats se risquaient encore à franchir les Vosges où avaient trouver refuge de nombreux groupes de gens sans foi ni loi, les immenses bois impénétrables leur permettant d'échapper à tout contrôle : Ils avaient ainsi pu reconstituer avec le temps de véritables villages avec femmes et enfants ; Les gens à pieds, nombreux à

circuler auparavant ne passaient plus à cause des nombreux groupes de hors la loi qui rançonnaient les passants dans le meilleur des cas ou les tuaient pour prendre leurs biens. La misère régnait partout et certains paysans chassés de chez eux étaient devenus des bandits. Nous avons été bien traités par la patronne et son mari aidés par des commis et des soubrettes. Mais l'ambiance générale dans cette auberge était triste. Nous avons mal dormi et nous étions pressés de repartir tôt le matin. La descente vers la plaine d'Alsace ne m'a laissé aucun souvenir précis. Nous étions heureux de quitter ces bois sombres et notre route était souvent traversée par des biches, des chevreuils et des hordes de sangliers. Le gibier pullulait n'étant plus réguler par l'homme. Le paysage quand nous avons enfin abordé la plaine a changé du tout au tout. Nous traversions des villages très animés.

–« Ici l'état de droit est respecté car la région est fertile et riche et la sécurité est assurée par des troupes armées qui résident soit à Strasbourg soit dans les villages d'une certaine importance. Des patrouilles sillonnent les campagnes et assurent la paix. Nous sommes à l'abri de la guerre dans la ville libre de Strasbourg entourée de remparts où nous serons en sécurité, ma soufflé ma mère en se penchant vers moi. »

–Les coteaux étaient couverts de vignes, dans les prés des vaches ou des moutons étaient gardés par des bergers ou des bergères, à l'abord des villages je distinguais vergers et potagers où travaillaient par endroit, courbés, des travailleurs. Des faucheurs en ligne, pliés en deux, coupaient

du foin. Quand nous nous approchions d'eux au hasard de la route, j'entendais leur chant qui rythmait le lent balancement de leur faucille qui laissait par terre des rangées égales de foin. Plus loin d'autres le ratissaient pour l'étaler, l'aérer, le faire sécher et le mettre en tas. Dans une parcelle éloignée, des paysans et paysannes faisaient des andains et d'autres à côté les reprenaient pour remplir à grandes fourchées du foin en vrac sur des fourragères étroites et longues avec de hautes ridelles, voitures tirées par des paires de bœufs : dessus je distinguais des enfants qui le tassaient et riaient en faisant semblant de se battre : je me revoyais alors dans mon village avec cette bonne odeur de foin coupé et mon cœur se serrait ! Ayant traversé la plaine d'Alsace que je venais de découvrir, nous avons vus de loin les remparts de la ville en épis, hérissés et impressionnants. En progressant ils m'ont apparu de plus en plus gigantesques et inquiétants. Nous nous sommes arrêtés devant une grande porte et des soldats au casque luisant se penchaient au-dessus des remparts pour se rendre compte si nous représentions un danger pour la ville, puis ils se sont retirés après l'examen de cet attelage qui se présentait sous eux. Quelques instants après, des gardes armés se sont présentés devant notre voiture et Anna leur a présenté un sauf-conduit. Les grandes portes se sont ouvertes et nous avons pu pénétrer dans la ville : les portes se sont refermées derrière nous.

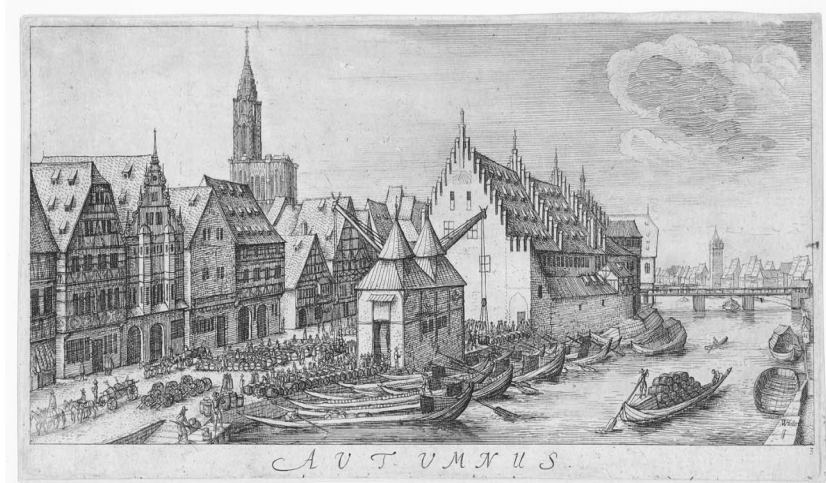
-Mes filles, je reprendrais plus tard ce récit.

-Strasbourg a été une des grandes étapes de ma

vie qui m'a transformé brusquement : de petit paysan que ma famille disait sauvage et mal dégrossi je suis devenu fils d'aristocrate. Mon avenir tracé était de commander des soldats dans les armées protestantes comme le faisait en 1618 mon père Erryn et avant lui son père Gehbard pendant sa guerre de Cologne, guerre désastreuse qui l'avait forcé à se réfugier en 1585 à Strasbourg où il était devenu doyen du Chapitre auquel il appartenait. Strasbourg était une ville libre entourée de remparts qui offrait un refuge à ceux qui fuyaient les guerres de religion qui opposaient les armées catholiques de Saint Empire Germanique à celles des États qui s'étaient convertis au Protestantisme : Guerres sanglantes qui dévastaient les campagnes de Lorraine, d'Alsace, du Palatinat, de Pologne et des pays Baltiques. Anna Sparre, ma mère et belle-fille du doyen du Chapitre de Strasbourg décédé en 1601 dans cette ville et qui a sa plaque dans la crypte de la cathédrale, avait toute sa place auprès de son mari : c'est là que nous nous rendions après avoir passé les remparts ; La ville comptait alors 20000 habitants. Les rues étaient encombrées et bruyantes avec des chalands, des hommes en armes, des badauds, des attelages... nous avons eu des difficultés à parvenir devant la maison de mes parents. Je n'avais jamais vu autant de personnes si différentes les unes des autres et qui se côtoyaient sans s'invectiver.

—« Dans la ville libre de Strasbourg, nous pratiquons la tolérance, ce qui nous permet de vivre en bonne harmonie, m'a dit ma mère. La ville accepte toutes les religions et toutes les

cultures à condition qu'il y ait un respect mutuel entre les habitants quel que soit leurs différences ; Nous avons hérité de la maison de votre grand-père qui a accueilli ses fils Erryn et Otto à sa mort, enfants qui avec leur mère ont été pris en charge par le Chapitre où eux ont pu faire leurs études. Vous suivrez leur exemple, dès que vous serez en âge de le faire. Dans les milieux aristocratiques auxquels vous appartenez le vouvoiement entre parents et enfants est pratiqué et vous devez vous y conformer dès à présent ».



Eau forte de wenzel Hollar : vue du port en 1630

-Nous nous sommes arrêtés devant une bâtisse de deux étages. L'attelage, le cocher et les deux gardes sont partis dans une annexe donnant sur

une des petites rues donnant sur le port où chevaux, ou là, dans un bâtiment, voiture et hommes pouvaient trouver place, se loger et y vivre. J'ai trouvé une eau-forte de 1630 qui montre le port sur l'Ill, une rivière, affluent du Rhin, qui traverse Strasbourg, et où l'on voit des maisons qui le bordent et juste derrière deux immenses grues ; La maison de votre grand-père cache sur cette eau-forte la base de la cathédrale.

–Nous avons eu des difficultés à faire stationner notre attelage vu l'intense activité qu'animait le port. Le cocher avait porté notre malle à demeure avant de repartir.

–Je vais vous faire, mes filles, une brève description de notre maison familiale qui est celle que vous voyez en ligne directe gravée sur l'eau forte ci-dessus et devant la cathédrale: pour gagner de l'espace aux étages supérieurs qui sont majoritairement en bois, vous pouvez observer un encorbellement de quelques pieds au-dessus du rez-de-chaussée qui lui est en maçonnerie. Notre maison est bordée par des rues étroites qui partent perpendiculairement au quai du port ; Portes et fenêtres sont en pierre de taille, les poteaux sont en bois sculpté et les balustres en bois tourné. Le toit est très pentu avec de nombreuses lucarnes en chien assis. La porte d'entrée est en chêne avec des montants sculptés en feuilles de laurier.

–Anna ma mère a introduit une clef de taille importante dans la serrure de la grande porte qui s'est ouverte sans grincer ce qui m'a fait penser que la maison devait être habitée depuis longtemps. Nous sommes entrés et devant moi s'est présenté un spectacle étonnant au sens

littéral du terme : Dans les quatre coins de cette pièce qui tenait une grande partie du rez-de-chaussée se dressaient des armures de chevalier et pendues toutes sortes d'armes dont certaines je connaissais le nom : des lances, des épées, des boucliers... et bien d'autres qui m'étaient inconnues ! Accrochés j'ai aperçu des têtes de sangliers aux défenses incroyables comme je n'en avais jamais vu dans mon village et des têtes de serfs aux bois gigantesques. Au centre de la pièce une grande table très longue aux pieds contournés et des chaises aux dossiers d'une hauteur comme je n'en n'avais jamais observé chez-moi, là d'où je venais et ici je me sentais un étranger. Bien en vue des portraits de deux hommes et d'une femme. Anna voyant la direction de mon regard m'a dit :

—« Ce sont vos grands-pères et votre grand-mère. Je vous en parlerai plus tard et à côté le Blason aux trois lions et à la croix épiscopale de ta famille Von Waldburg, à droite celui mon père Erik. »



Gehbar



Agnè



–Votre grand-père paternel s'appelle Gehbard Von Waldburg et votre grand-mère paternelle Agnès de Mansfeld et à droite Erik Sparre, mon père, comme je viens de le dire. »

–Une porte latérale s'est ouverte et j'ai vu pénétrer une grosse femme avec un tablier blanc, les cheveux enveloppés dans une coiffe de même couleur :

–« Elle s'appelle Jocelyne et c'est notre cuisinière, m'a dit ma mère. »

–D'une autre porte en face de nous une jeune dame timidement s'est introduite et m'a regardé ; elle avait un joli visage ovale et des cheveux châains qui s'épalaient sur ses épaules, elle était habillée simplement avec une jupe de couleur brune qui cachaient ses pieds. Le haut de son corps était recouvert par un chemisier blanc serré à sa taille:

–« Cette jeune dame s'occupera de toi, elle s'appelle Jeanne »

–Et derrière j'ai aperçu une femme d'un certaine âge, enfin pour moi passé quarante ans je jugeais déjà qu'elle était déjà très vieille : elle portait un regard sévère sur ma

personne ;

–« C'est ma dame de compagnie, elle s'appelle Ebba et m'a suivie depuis la Suède où je suis née »

–Les présentations étaient faites.

–« J'ai oublié, demain c'est Germain qui se présentera à vous : ce sera votre précepteur qui sera chargé de vous apprendre à lire et à écrire et de vous instruire dans notre religion calviniste »

–La porte de grande dimension en face de nous par où avaient pénétré Jeanne et Ebba donnait à quelques mètres accès à un large escalier avec une rampe brillante à force d'être utilisée. Il aboutissait au premier étage à un couloir bien éclairé avec les portes des pièces qui nous étaient exclusivement réservées et que j'ai vite appris à connaître : l'une ouvrait sur une vaste pièce de séjour, l'autre sur une salle de bain où régulièrement un porteur d'eau chaude et froide montait par l'escalier de service ce qui était nécessaire pour notre bain ; L'entrée de cet escalier donnait sur une rue longeant notre maison; De la salle de séjour une porte s'ouvrait sur un escalier assez large qui montait dans nos chambres à coucher éclairées par des lucarnes ouvertes sur le toit. Du fond du couloir une petite porte permettait à nos gens de maison d'avoir accès au palier de l'escalier de service dont je viens de parler, escalier qui ensuite montait en colimaçon vers leurs chambres et leurs sanitaires. Habitué à parler librement à ma famille nourricière et aux habitants de mon village, je n'ai jamais pu m'habituer complètement à dresser une barrière sociale entre moi et les personnes qui s'occupaient quotidiennement de nous, comme le faisaient mon père et ma mère et les amis qu'ils recevaient. Je tutoyais les gens de maison qui me

vouvoyaient ⁶. je me suis senti proche de Jeanne pour qui toute de suite j'ai eu de l'affection et le tutoiement à mon égard lui échappait quand nous étions seuls et elle se mettait à rougir alors de confusion : Aussitôt Anna lui a demandé sans attendre de me prendre en charge ; Jeanne me rappelait amèrement l'absence de Gertrude que j'avais quittée peu de temps avant mais un temps qui me semblait une éternité. Elle m'a conduit en me prenant d'un côté par la main et de l'autre agrippant le sac qui contenait mes affaires qu'Ebba lui avait données ; Nous avons pris l'escalier pour arriver dans la chambre qui m'était réservée : une chambre mansardée éclairée par une lucarne et meublée avec un lit, une petite table avec sa chaise et une armoire en bois brillant. J'étais seul avec Jeanne et en la repoussant je me suis mis à pleurer : elle était aux quatre cents coups et atterrée par mon attitude qu'elle ne comprenait pas, se sentant responsable de la peur qu'elle pensait m'inspirer. Pour elle qui devait s'occuper de moi, ma réaction la remplissait de terreur car elle venait juste de trouver cet emploi : sa famille de petits paysans ne pouvait plus assurer avec la guerre la subsistance de leurs nombreux enfants et le salaire de leur fille aînée représentait pour ses parents, ses frères et sœurs une bouée de sauvetage ; Si elle était mise à la porte pour incompétence, elle se doutait de la réaction de son père qui pouvait être brutale et le désespoir de sa mère. Mais Jeanne s'est vite reprise et s'est mise en devoir de me consoler seulement avec des mots car elle croyait que sa seule présence avait provoqué mes pleurs. Mais je me suis blotti contre elle car elle m'inspirait confiance bien plus que ma mère qui me faisait un peu peur. Elle m'a pris dans ses bras en me

⁶ En France, cette distinction remonte au XI^e siècle, date à laquelle on commença à utiliser le « vous » de la deuxième personne du pluriel pour remplacer le « tu » quand on souhaitait montrer du respect ou une distance à son interlocuteur.

demandant doucement en allemand que je comprenais un peu ce qui avait provoqué mon désespoir ; Je lui ai répondu en reniflant et en essayant de retenir mes pleurs mais en français, langue qui me venait naturellement quand j'étais sous l'emprise d'une grande émotion. Voyant son incompréhension j'ai poursuivi en francique rhénan qui était la langue naturelle avec le français de ma Sarre nourricière. Jeanne pouvait suivre approximativement ce que je lui disais. Et je lui ai raconté en bégayant l'arrachement que je venais de subir en quittant brutalement ceux que j'aimais et en particulier ma petit sœur de lait. Cela a duré un long moment et nous nous étions assis au bord du lit ; Et Jeanne s'est mis à pleurer en m'écoutant mais s'est vite reprise en sortant un mouchoir pour essuyer mes larmes ; Elle s'est un peu raconté car elle savait qu'elle devait garder ses distances vis à vis d'un enfant qui n'était pas et ne serait jamais de son monde ; La dame de compagnie qui avait prise sur l'ensemble les domestiques lui avait mis les points sur les I : j'étais un fils d'aristocrate appartenant à une famille prestigieuse et réservé à un brillant avenir. Un énorme fossé existait entre moi et Jeanne que je n'ai jamais pu ou voulu combler ! Jeanne a rangé mes affaires dans mon armoire et m'a aidé à changer d'habits, ceux que je portais étant poussiéreux et froissés par ce long voyage à travers des chemins souvent de terre et des étapes dans des rares relais mal entretenus, les aubergistes ayant un personnel réduit ou inexistant à cause des conflits qui avaient pris soudain de l'extension en Franche-Comté, en Lorraine, en Alsace, dans le palatinat, la Pologne et en Rhénanie allemande ...celle que l'on devait appelée plus tard Guerre de trente ans venait d'être déclarée mais Strasbourg, ville libre, n'était pas directement concernée, ce qui m'a mis à l'abri dans ma jeunesse des effroyables massacres qui ont endeuillé

L'Alsace et toute la Rhénanie, ajouté à cela les famines et maladies. Les deux tiers de la population dans ces régions ont disparu pendant cette période.

–J'ai eu vraiment de la chance, mes enfants ! Maintenant je vais décrire rapidement ma jeunesse à Strasbourg.

– « Anna, ma mère m'a pris à part a m'a dit en français : moi et mon époux, Erryn, qui est actuellement aux armées, ont donné des ordres aux gens de maison et au précepteur de suivre le programme suivant vous concernant dès que vous serez à Strasbourg et le jour même de votre arrivée ainsi que pour les mois à venir. Il faut que d'un petit sauvageon que vous êtes faire de vous le digne successeur et malheureusement le seul de votre grand-père Gehbard Von Waldburg et de votre grand-mère Agnès de Mansfeld et aussi de mes parents Sparre, une lignée suédoise illustre. Le précepteur, maître Germain, doit vous apprendre à lire et à écrire en bon Français que doit connaître l'aristocratie et aussi en Allemand et à compter. Les bribes de Français que vous avez pu pratiquer viennent de huguenots français et de migrants lorrains la plus grande partie issus du peuple qui ont fui les persécutions des papistes. Vous devez pratiquer un pur français pratiqué dans les Cours et on vous jugera sur la perfection du dire de vos paroles et sur vos écritures, tant sur la syntaxe utilisée que sur l'orthographe. Vous devez oublier le parler rhénan lorrain qui se rapproche d'un dialecte et qui n'est pas de mise chez l'aristocratie dont vous faites partie et je tiens à vous le rappeler encore une fois ; Maître Germain doit vous instruire dans les religions protestantes et en ce qui nous concerne calviniste que nous pratiquons. Vous devez connaître et vous imprégner des généalogies illustres de vos parents et grands-parents paternels et maternels. Ebba ma gouvernante qui gère ma maison, et

je suis souvent absente, et Jeanne qui est affectée en permanence auprès de vous ont reçu des ordres pour vous apprendre à soigner votre mise et apparence en vous faisant laver régulièrement et en vous obligeant à vous habiller comme il se doit et à soigner votre tenue. Elles doivent vous apprendre les préséances qui ont cours dans notre monde, aux Cours de Suède et française. Il n'est plus question que vous courriez sur les chemins et dans les bois comme vous en aviez l'habitude. Plus tard un maître d'arme vous apprendra à manier les armes et un écuyer à vous apprendre à monter à cheval dans les règles pratiquées à la Cour de Versailles ainsi qu'à la guerre mais pas comme un petit paysan.»

—J'étais abasourdi par ces exigences accentuées par l'air sévère qu'avait pris ma mère en me fixant bien dans les yeux. Voyant mon air circonspect et un peu effrayé, elle est venue vers moi et m'a pris dans ses bras et j'ai senti le doux parfum qui émanait d'elle qui pour moi était indéchiffrable car je ne connaissais que l'odeur des animaux de la ferme et ce qui va avec, celle des champs et des bois et le doux parfum naturel de Clotilde que j'avais l'habitude de prendre dans mes bras et celle de Gertrude qui sentait souvent des odeurs de cuisine et de lait qu'elle me donnait quand je la retrouvais à l'étable.

—Ainsi a commencé ma nouvelle vie, mes filles, et le changement radical dans mes comportements et habitudes. Il fallait que je me mette dans la peau d'un petit maître, à me soumettre à un protocole stricte et à savoir donner des ordres à toute la domesticité de la maison et de l'extérieur comme à tous ceux dont nous avons besoin dans notre vie courante. C'est ce qui m'a été le plus difficile à suivre et je devais aussi abandonner la familiarité avec laquelle je parlais avec les gens sans

condition. Je n'ai jamais pu m'habituer à prendre cette attitude hautaine et dédaigneuse de ceux que j'étais à même à présent de fréquenter et le mépris qu'ils affichaient en toute occasion vis à vis des gens du peuple et qui allait impunément jusqu'à les assassiner pendant les opérations militaires ou autres que j'ai été amenées à faire dans ma carrière de soldat. Et je rends hommage au roi de Suède, Gustave Adolphe, qui avait essayé d'imposer à ses armées, dont je faisais partie, une discipline qui les empêchait de perpétuer les massacres des populations que faisaient en toute occasion les armées adverses du Saint Empire Germanique. Le pire venait des mercenaires recrutés en nombre et malheureusement des deux côtés et difficiles à contrôler, qui pillaient et tuaient sans vergogne, hommes, femmes, enfants et vieillards pour s'accaparer leur biens et argent et vivaient sur l'habitant ; Nos armées logeaient souvent chez les familles dans les régions qu'elles traversaient ou avaient soumises à la seule différence de taille que l'on monnayait ce que l'on achetait auprès d'eux. Très souvent ils nous accueillaient comme les libérateurs qui restauraient la religion protestante et leur supprimaient le joug oppressant des occupants de l'Empire. En tant qu'aristocrate et rapidement gradé je me suis trouvé dès le départ dans l'armée régulière suédoise disciplinée et pratiquant les préceptes religieux de la religion réformée. Elle avait été recrutée et formée comme telle par le Roi de Suède, très religieux, Gustave Adolphe ; Après sa mort soudaine et glorieuse à Lützen ses officiers supérieurs ont repris aussitôt ses combats avec succès contre les papistes, succès qui ont amené la libération de l'Alsace qui est devenue par la suite française sous le règne de la Régente et de Louis XIV avec l'impulsion du Cardinal Richelieu et de Mazarin. J'ai été reversé dans l'armée franco-Weimarienne en 1634 lorsque les Suédois

ont passé à la France le contrôle des opérations militaires sur le terrain. Je vous en parlerai le moment venue. Maintenant je vais esquisser ma nouvelle vie à Strasbourg en tant que jeune aristocrate ; J'allais sur mes cinq ans.

—Il a fallu m'habituer à un rituel immuable sous l'égide de ma mère et de sa gouvernante qui pratiquaient les principes austères de la religion calviniste : prières au lever et avant chaque repas et participation régulière aux offices religieux animés par un pasteur. Je me suis plié à ses obligations avec souvent de la réticence et sans conviction profonde sur les affaires de religion, plutôt attiré par Dame Nature. Le matin on me faisait lever à sept heures, réveillé par Jeanne qui m'aidait à m'habiller ce qui m'offrait des désagréments mais au fond j'aimais son parfum et la douceur de ses mains ; Gertrude très vite m'avait habitué à une certaine autonomie car elle avait autre chose à faire et je le comprends ! Au bout de quelques semaines je me suis habitué à me réveiller avant l'arrivée de Jeanne et commencer à me vêtir. Un jour je l'ai vu pleurer et j'ai eu du mal à lui en faire avouer les raisons et elle a fini par me souffler en essuyant ses larmes :

—« Petit maître, Hans, si je ne suis plus utile et que la gouvernante l'apprend, elle va me faire congédier et ma famille sera à nouveau plongée dans de grandes difficultés »

—Je me suis pressé contre elle et lui ait dit :

—« Ma Jeanne, car je l'aimais et restais à son corps défendant familial avec elle, ce secret restera entre nous »

—Nous avons décidé de jouer la comédie et qu'elle prenne une attitude soumise et déférente en présence de

ma mère, de la gouvernante et des autres domestiques ou étrangers. Cette attitude familière je ne l'ai eue qu'avec Jeanne, comme je la pratiquais régulièrement avec Clotilde, Gertrude et son mari et les habitants de mon village; Les autres personnes qui faisaient partie de notre suite ou qui m'instruisaient respectaient à la lettre ma position d'héritier d'une grande maison et ma Mère leur en avait fait dès le départ la leçon. Tous les deux jours Maître Germain venait m'instruire. Il avait la rigidité des protestants très pratiquants et il avait été choisi pour cela par mes parents ; il était assez jeune sans doute moins de la trentaine. Il était de taille moyenne, les cheveux châtons et coupés assez courts, alors que les aristocrates les avaient longs ; Il était toujours bien mis quand il pénétrait dans une deux pièces où il devait m'instruire. Il portait des lunettes. Il avait la voix grave et mesurée et il me faisait penser à un pasteur qui se serait égaré sur un chemin de traverse ; Il était instruit et pratiquait parfaitement le latin, le français sans accent et l'allemand avec une tonalité pour les deux langues un peu chantante ce qui était plaisant à entendre. J'ai su plus tard qu'il avait fui les persécutions dans le sud de la France malgré la paix religieuse qu'avait imposée Henry IV mais les guerres de religion entre catholiques et protestants avaient repris sous Louis XIII, la Régence et après avec le règne de Louis XIV et avant sous l'influence de Richelieu. A Altwieller les Lorrains de religion protestante qui avaient fui les persécutions parlaient souvent entre eux dans un français un peu rude des horreurs auxquels ils avaient assistées et la chance qu'ils avaient eu de pouvoir fuir et se réfugier dans la province protestante de Sarrewerden contrôlée par les Nassau. Maître Germain avec application et méthode m'a appris à lire et à écrire. J'avais une bonne mémoire et j'avais un penchant pour la lecture : quand je prenais un

livre dans la bibliothèque j'admirais les gravures accompagnées par des textes que j'aurais aimés déchiffrer. La maîtrise du Français m'a pris deux ans ; Concernant l'allemand ce fut plus dur car je faisais des confusions avec le francique ; Quant au latin je n'y voyais aucun intérêt ! En cachette je parlais de mes progrès à Jeanne mais toujours en français et dès que nous pouvions être ensemble un long moment sans personne pour nous épier je prenais un feuille de parchemin et lui dessinais des lettres, des diphtongues et en les reliant à des mots puis des phrases : je lui en donnais le sens en lui montrant le nom des objets et de tout ce qui nous entourait. Elle était vive et appliquée et je voyais comme elle était heureuse et fière d'être prise en une considération par son petit Maître. Elle a pu suivre ma progression dans le domaine des lettres et dès que j'ai pu vraiment lire avec lenteur au début et de mieux en mieux je lui racontais les histoires merveilleuses trouvées dans les légendes et les contes, lectures que j'appréciais par leur côté merveilleux et qui me faisaient rêver. J'aimais aussi ouvrir les ouvrages avec de magnifiques peintures ou gravures qui décrivaient tout ce que la nature pouvait offrir à nos yeux et dont j'étais privé quelque peu car nous sortions, Jeanne et moi, rarement dans les campagnes environnantes et toujours accompagnés et surveillés. Je n'étais pas libre de mes mouvements comme je l'étais dans ma prime jeunesse et j'en ressentais une nostalgie qui dès fois me tirait des larmes. Je devais me conformer à l'étiquette et cela était très pesant. J'ai aussi voulu que Jeanne puisse apprendre à lire car je pensais sans doute que cette instruction pourrait lui servir mais j'avais oublié qu'elle était une femme du peuple et non une aristocrate ! J'ai sans doute participé à ses désillusions ou pire : j'ai été bien naïf ! Je l'ai malheureusement perdue de vue et ne

sais ce qu'elle est devenue ; Un jour ma mère qui suivait avec intérêt mon évolution a jugé que j'étais assez grand pour me passer d'elle. Que j'ai pleuré à son départ ! Ma mère se doutant de ce qui devait arriver lui a demandé de partir sans me revoir. Mais je sais maintenant qu'elle lui a remis une certaine somme pour elle et sa famille en lui demandant de disparaître avec elle ; Je ne l'ai plus jamais revue, une domestique plus âgée ayant pris sa place pour me servir. J'avoue que j'avais fait cette démarche en faveur de Jeanne pour lui apprendre à lire car derrière elle je voyais Clotilde que je pourrais un jour revoir, la faire venir et la prendre auprès de moi mais malheureusement comme domestique ce que j'envisageais avec une certaine gêne...Cela n'a pu se produire car en revenant beaucoup plus tard à Altwieller j'ai su que le village avait été envahi par des mercenaires croates qui avait passé au fil de l'épée les habitants qui n'avaient pas eu le temps de fuir. Gertrude, son mari et Clotilde avaient t'ils eu le temps de s'échapper ? En posant des questions à ceux qui avaient réinvesti leur village, je n'ai jamais pu en retrouver la moindre trace : j'espère qu'ils vivent heureux et que ma Clotilde a refait sa vie : ce doute me ronge et dans mes rêves et parfois transformés en cauchemar j'imagine sa vie mais qui a pu se terminer dans l'horreur en revoyant les spectacles auxquels j'ai pu assister pendant les nombreuses années où j'étais soldat. J'aime mieux ne pas en parler !

–Germain m'a aussi instruit dans la religion Calviniste⁷ et ses préceptes. Mes filles je ne vous en dirais que quelques mots car nous sommes calvinistes et que vous

⁷ Toutes les générations qui ont suivi Hans sont restés calvinistes jusqu'à l'arrière-grand-père de l'auteur qui est devenu catholique sur l'incitation de sa femme. Il s'appelait Wilhem Christian était né à la Petite Pierre le 7 janvier 1790, tailleur d'habits à Paris, il s'était marié le 28/01/1813 à la Petite Pierre à Catherine Elizabeth Bauer née le 30/11/1793 en Belgique et couturière à Paris. Il est décédé à la Petite Pierre le 05/05/1861.

êtes pratiquantes. Pour obtenir le salut de nos âmes nous devons appliquer l'enseignement de Jésus qui est exposé dans la bible et les écrits des apôtres. On nous a appris que Dieu était partout et que le salut de nos âmes ne dépendait que de sa volonté et mansuétude. Nos actions bonnes ou mauvaises n'ont aucun effet sur notre élection auprès de Lui. Mon passé et ce que j'ai pu voir me conduise à douter de ce que nous enseignent les pasteurs et je pense que Dieu doit trier entre les bons et les méchants que j'en ai vus plus que ma part ! Où est la justice de Dieu à ce compte-là ? Les pasteurs nous ont appris que certains d'entre nous faisaient partie des élus de Dieu, c'est ce qu'ils appellent la prédestination, c'est à dire le libre choix de Dieu de sauver une personne mais pas selon ses vertus. J'espère que nous en ferons partie ! Pour cela nous devons comme vous le savez prier, assister régulièrement à des prédications, chanter et partager le pain et le vin en commémoration de la cène ; Mais Calvin a réfuté que ce soit le corps et le sang du Christ. Nos pasteurs qui nous encadrent se recrutent eux-mêmes mais sont contrôlés par les autorités civiles et l'assemblée des fidèles dont nous faisons partie. Voici quel a été l'enseignement que maître Germain a suivi scrupuleusement avec conviction et foi auprès de moi et j'avoue que je l'ai toujours écouté d'une oreille distraite. J'ai été amené à me créer une religion toute personnelle si toute fois on peut appeler cela religion mais plutôt une certaine philosophie de la vie ; Je suis un mauvais exemple mes filles que vous ne devez pas suivre : paraît-il que nos actes n'ont aucun effet sur le choix de Dieu nous concernant et j'ai tellement vu dans ma vie de gens se livrer à tous ce qui est répréhensibles par la morale chrétienne, violer, torturer et faire souffrir sans aucune raison ce que l'on appelle communément leur prochain, tuer, brûler ou détruire des maisons et des villages et

livrer leurs habitants qui avaient pu fuir à la misère et souvent à mourir de faim !... En pensant à ma petite sœur, j'avoue avoir pris quelques distances vis à vis des religions et je vous demande de me pardonner... Pour en revenir au rôle de Maître Germain auprès de moi, il devait me préparer à recevoir le baptême que Gertrude n'avait pas eu le temps ni le loisir de mener à bien auprès des deux pasteurs d'Altwieller, l'un appartenant à l'église réformée et l'autre à l'église Luthérienne. J'ai dû m'y soumettre à mon corps défendant. Je ne m'explique pas bien d'ailleurs la multiplicité des religions alors que l'on nous répète à loisir qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'elles révèrent toutes le même ? Mes filles ne me suivez pas dans les doutes qui m'assaillent mais j'ai vu trop de choses ! Mes filles me regardaient avec un certain étonnement et effroi et elles m'ont prié instamment de cacher ces idées qui pourraient entraîner pour moi des désagréments et même pire. La majorité des habitants de Strasbourg avait pu rester en dehors des conflits religieux étant ville libre après bien des tentatives de l'Empire de l'incorporer parmi les siens. Strasbourg avait toujours ménagé l'Empereur tout en se faisant bien voir des Suédois et en particulier de Gustave Adolphe, le Roi de nord, et de la France. Un équilibre bien précaire mais Strasbourg était puissante, avait de l'argent grâce à son commerce florissant et avec son armée était relativement bien protégée derrière ses remparts. Mes filles il est temps d'aller se coucher. La plus grande de mes filles m'a alors demandé ;

–« Père, vous ne nous avez peu parlé de nos grands et arrières grands-parents que nous n'avons pas connus »

–Je vous en brosserai un rapide tableau demain, rapide car leur vie a été un peu compliquée à tous et je préfère le coucher sur du papier que vous aurez le loisir de lire

dans quelques temps.

–Voici ce que leur ai révélé :

–Ma mère est née en 1582 à Stockholm dans de comté de Norrbotten au Botnie septentrionale à l'extrême nord de la Suède, à la limite de la Laponie et à deux pas de la Finlande.

–« Elle m'a dit, quand elle était petite, qu'elle prenait des raquettes en boyau et parcourait avec sa mère les grands espaces enneigés à travers les forêts de bouleaux où elles rencontraient des rennes, des élans et des renards. Un jour elles avaient recueilli un bébé renne femelle couchée au pied d'un arbre : ils naissent sans odeur pour ne pas être reconnu par les prédateurs. Sans doute sa mère avait été tuée. Nous l'avons élevée au biberon ; Elle s'était attachée à moi et je l'ai gardée de nombreuses années ; je la montais et je faisais des sacrées virées avec elle et j'adorais le faire quand la neige tombait... »

–Je poursuis : mon père donc votre grand-père Erik Larsson Sparre était baron de Sundby, Sénateur et Chancelier de Suède et votre grand-mère s'appelait Ebba BRAHE. Vos grands-parents étaient nés respectivement en 1550 et 1555. Le nom Sparre est récent car c'est Erik qui l'a adopté et il veut dire Blason en Suédois. *(Ce nom ma mère et ses frères et demi-frères ont été les premiers avec leur père à le prendre)*. Erik est mort assassiné en 1600 et sa fille Anna, ma mère, avait alors 18 ans, par contre j'ai bien connu ma grand-mère, Ebba qui est morte en 1634. Pour en revenir à ma mère Anna, elle avait une taille de 1,70 mètres un peu plus grande que la moyenne des femmes suédoises ; elle avait les cheveux châtons et non blonds comme la plupart des suédoises et de beaux yeux bleus. Elle avait les pommettes légèrement

saillantes, venant de ses origines slaves ; Elle était bien bâtie et musclée car pendant toute sa jeunesse elle avait fait beaucoup d'exercices. Elle était instruite et parlait couramment le français, l'allemand et bien sûr sa langue maternelle car elle appartenait à une aristocratie prestigieuse ; Elle rencontrait son père rarement à cause de ses fonctions. Dès l'âge de dix-huit ans à la mort de son père Erik elle a vécu avec sa mère à la cour du roi de Suède à Stockholm où elle a rencontré mon père et ils se sont aimés et s'y sont mariés en 1613. Je suis né l'année suivante à Stockholm. Elle s'est bien occupé de moi à Strasbourg en surveillant de près ma transformation en jeune aristocrate, en veillant à mon instruction quand elle était présente, car elle suivait quand elle le pouvait mon père qui était aide de camp rapproché auprès du roi Gustave-Adolphe. Elle m'a aimé mais comme une grande Dame sans manifester de débordements excessifs. Je me souviens surtout de son parfum délicat qui a toujours été le même. Elle est morte brutalement de maladie et j'avais 14 ans. J'ai été très malheureux, quatre ans après je m'engageais dans les rangs de l'armée suédoise. Mon père est né à Delf ou à La Haye dans les Provinces unies où ses parents s'étaient réfugiés après la fin de la guerre de Cologne que son père Gehbard avait engagée après son changement de religion et son mariage avec Agnès de Mansfeld. Assez vite mon père a vécu à Strasbourg avec son frère Otto qui y est né ; Ils y ont fait leurs études et Erryn s'est ensuite engagé dans l'armée Suédoise. Mon père ressemblait à son père et vous pouvez en avoir une idée en regardant la peinture qui a été faite de Gehbard, Archevêque de Cologne. Il était grand, avait sa corpulence. C'était un guerrier. Il m'impressionnait, il avait la voix tonitruante et s'emportait facilement. Il était souvent absent car il était attaché au

roi de Suède et devait le suivre partout où il était.

–Je vais maintenant parler de mon instruction de cavalier ; Mes parents y attachaient beaucoup d'importance car dans la noblesse on était jugé sur sa bonne position à cheval, la prestance et l'élégance du couple homme-cheval et sa faculté de faire des figures de dressage devant une assemblée de belles dames et de gentilshommes. La mode venait de Versailles où Henri IV et Louis XIII avaient été instruits par Antoine de Pluvinet, chambellan et grand écuyer du Roi : est paru son livre plus tard en 1625 « Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval » que j'ai pu me procurer. A Strasbourg un élève de Pluvinet, Charles Dutoit, avait monté une écurie et manège avant de pouvoir monter une académie équestre dont il attendait l'autorisation d'ouverture de la municipalité de Strasbourg. En attendant les jeunes nobles qui n'avaient pas l'âge d'être admis dans ce genre d'établissement officiel pouvaient comme moi dès l'âge de huit ans apprendre les principes de l'équitation à la française et l'art qui nous permettait plus tard de briller devant un public choisi si nous étions aptes à le faire. Et aussitôt j'y pris le goût. On nous enseignait à faire bonne figure dans les tournois, pouvoir gagner et obtenir les faveurs des Dames. Dans l'enseignement équestre nous apprenions aussi l'art de la guerre en tant que cavalier et mon père y tenait particulièrement car j'étais destiné comme beaucoup de mes camarades à entrer dans l'armée. Nous étions en temps de guerre : les armées protestantes pour gagner la guerre contre l'Empire et la ville libre de Strasbourg pour assurer sa défense avaient besoin de jeunes recrues qualifiées. J'ai appris au départ avant toute chose à savoir m'occuper d'un cheval de façon à avoir les compétences pour surveiller le travail de mes palefreniers ou de ceux qui avaient en charge mes montures dans tous les lieux où je devais les confier. Je